

# PRÉFACE

## NOUVELLES GÉNÉRATIONS, NOUVEAUX REGARDS

Nicolas Tran  
Université de Poitiers

*En mémoire de Mireille Cébeillac-Gervasoni  
et de son soutien indéfectible aux jeunes chercheurs*

En septembre 2017, l'association Artefact m'a invité au 18<sup>e</sup> *Colloque international étudiant du Département des sciences historiques de l'Université Laval, pour y prononcer la conférence inaugurale du 21 février 2018*. Je me suis empressé d'accepter cet honneur, convaincu de l'intérêt majeur qu'il y a à entretenir et renforcer les liens entre historiens francophones de part et d'autre de l'Atlantique. Pour dire les choses de manière moins pompeuse, et plus personnelle, je gardais un excellent souvenir de ma venue à l'Université Laval en septembre 2013 et de discussions avec des collègues de l'Institut d'études anciennes, que j'ai eu plaisir à revoir. Puis à la fin octobre 2017, l'École française de Rome m'écrivit pour me proposer de participer, le 21 février 2018 également, à une journée d'hommage à Mireille Cébeillac-Gervasoni, une éminente spécialiste de l'Italie romaine, décédée en mars 2017. Bien sûr, ce chevauchement de date – qui fait partie des aléas habituels de la vie universitaire – m'attrista. Néanmoins, je fus aussi d'emblée convaincu que ma présence auprès d'étudiants des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> cycles, pour une conférence centrée sur les associations professionnelles d'Ostie, était une excellente manière de saluer la mémoire de Mireille Cébeillac-Gervasoni.

Comme beaucoup d'apprentis romanistes de ma génération, j'ai eu la chance de rencontrer cette historienne pendant la préparation de mon doctorat. Elle m'a alors beaucoup aidé par ses conseils et,

en septembre 2001, sa recommandation m'ouvrit les portes des réserves épigraphiques d'Ostie pour la première fois. À ce moment, Mireille Cébeillac-Gervasoni eut la mansuétude de me cacher la grande perplexité que lui inspiraient mes recherches sur le rang social des membres des associations (ou *collegia*), dans l'Italie et les Gaules du Haut-Empire romain. Ce sujet lui paraissait démesuré dans ses contours, mais à peu près vide dans son contenu, à l'image de l'énorme masse de noms, portés par de parfaits inconnus, que fournissent les listes de collèges d'Ostie. Me confiant ses doutes initiaux lors de ma soutenance de thèse, en novembre 2003, elle me reconnut le mérite d'avoir su faire « quelque chose » de ces interminables registres, ce que je pris comme un beau compliment. Je tente depuis de suivre sa leçon : ne jamais décourager les jeunes, mais les aider à tracer leur propre chemin. Cette ligne de conduite ne consiste pas seulement à être sympathique – parfois au risque d'un léger paternalisme – à l'égard des « petits jeunes ». Elle relève aussi, et peut-être surtout, d'une attitude profitable à la science. Force est de constater, en effet, que les découvertes novatrices viennent souvent de nouveaux chercheurs et presque toujours d'un renouvellement des idées admises jusqu'alors par la majorité des chercheurs établis.

Les historiens sont habitués à discuter entre eux, au sein d'une même génération, et à distance, en examinant les travaux réalisés par les générations passées. Ces débats historiographiques revêtent une dimension critique et certains excellent dans l'art de pointer les failles des raisonnements posés avant eux, pour les combler avantageusement. La critique est néanmoins aussi nécessaire que la déférence à l'égard de nos maîtres. Les deux ne s'excluent pas l'une l'autre, bien au contraire. Encore une fois, les qualités morales et la bonne éducation ne sont pas seules en cause, mais il en va de l'intérêt de la science. Chaque génération cultive ses propres centres d'intérêt et sa propre compréhension du monde, en fonction du contexte dans lequel elle s'inscrit. D'aucuns pourraient le déplorer. Toutefois, une fois le constat posé que la pratique des sciences historiques n'est jamais objective, cette irréductible subjectivité doit nous apparaître comme une richesse. Chaque génération déploie un regard original sur les réalités historiques, pour en transmettre une compréhension

particulière que nous peinerions à atteindre seulement par nous-mêmes. Par exemple, les historiens de la Belle-Époque percevaient de manière plus fine ce qui distinguait l'Empire romain des États nations modernes, puisqu'ils vivaient dans une Europe qui comptait encore trois grands empires multiethniques (ottoman, russe et austro-hongrois).

Or les historiens de plus quarante ans ont tout à gagner à considérer les travaux de leurs cadets de la même manière que ceux de leurs devanciers. De fait, les colloques étudiants, comme ceux organisés à l'Université Laval, offrent une occasion unique de se nourrir de points de vue originaux. C'est pour des raisons en grande partie générationnelles qu'il ne me serait pas venu à l'idée de m'interroger sur ce que le Bitcoin pouvait révéler des théories de la monnaie d'un Karl Marx ou d'un Georg Simmel, ou sur la manière dont les *vlogs* de jeunes Québécoises pouvaient modifier la notion de témoignage comme source du savoir historique. Les autres communications que j'ai écoutées avec plaisir ne furent peut-être pas aussi audacieuses, car tel n'était pas leur objectif. Mais toutes étaient le résultat de recherches très personnelles, témoignant d'une maturité intellectuelle remarquable.

J'ai aussi été impressionné par l'organisation bien huilée du colloque et par l'ambiance très amicale qui y régnait. La forme associative de ces manifestations annuelles y est pour beaucoup. On ne se refait pas : quand on est historien du phénomène associatif, romain en l'occurrence, on sait que l'amitié – ou la *philia* pour qui se pique d'aristotélisme – est à l'association ce que l'essence est au moteur à explosion. À Québec comme dans l'Italie d'il y a deux mille ans, tout se termina autour d'un verre et ce fut très bien ainsi ! Aux étudiants venus de toute l'Europe pour des écoles d'été d'épigraphie organisées à Poitiers, mes collègues et moi avions coutume de dire, en introduction, qu'ils étaient là pour s'adonner à deux activités d'égale importance : apprendre et nouer des amitiés chaleureuses et durables. Car depuis la naissance des universités, au Moyen Âge, les progrès de la connaissance se sont fondés sur les échanges et les collaborations suscités par l'amitié entre savants, par-delà les frontières. Notre époque qui aime à parler

de « réseaux » ou de *clusters* n'a rien inventé, si ce n'est une manière moins enthousiasmante de nommer cette réalité. C'est pourquoi ces actes demeureront à mes yeux comme un monument dédié à l'amitié entre jeunes chercheurs, venus d'horizons différents mais unis par la même joie d'apprendre.